



TROIS MOIS EN SEPT SÉQUENCES
IOANA PÂRVULESCU

Née en Roumanie (1960). Faculté des Lettres de Bucarest (Mémoire de maîtrise: *Formes ludiques dans l'œuvre de Thomas Mann* –1983). Docteur ès lettres (1999) à l'Université de Bucarest. New Europe College (1997–1998), spécialisation dans la poésie mystique allemande du XVIIe siècle. Lecteur universitaire à la Faculté des Lettres de Bucarest; journaliste, rédacteur responsable de la section critique à *România literar*, principale revue littéraire de Roumanie. Auteur, en roumain, de: *Un regard paresseux* (poésie, 1990); *Les préjugés littéraires. Les solutions de facilité dans la réception de l'œuvre littéraire* (critique littéraire, 1999); *L'Alphabet des dames* (essai, 1999, Prix de l'Union des Ecrivains Roumains). Coauteur des *Manuels de littérature roumaine*, IX–XII (1999–2002); *Bucarest entre les deux guerres mondiales* (2003). Traductions: Angelus Silesius. *Cherubinischer Wandersmann/Călătorul heruvimic*, édition critique bilingue (1999). Maurice Nadeau. *Grâcec leur soient rendues* (2002). – Adresse: Sipotul Fintinilor 4, et. 6, ap. 41, 70718 București, Roumanie. E-mail: iparvulescu@yahoo.com

Permettez-moi de résumer les trois mois passés au Wiko, en tant que «Gast des Rektors», en sept séquences subjectives. «Ne fût-ce que pour vous en donner l'idée», comme disait Mallarmé, à la suite de Villiers.

La vie en détail

La boîte postale à l'entrée, toujours remplie: annonces, invitations, livres échangés avec les autres fellows. W2: c'est ma chambre, au 2e étage (plus quelques marches). Un ordinateur.

La radio. Le téléphone. Un sapin devant la fenêtre. Le corbeau qui vous salue poliment chaque matin d'une voix rauque. Pour aller déjeuner, il faut descendre au sous-sol. Conversations quotidiennes: surtout en anglais, puis en allemand, parfois en français. Métac conversations: discussions sur l'art de converser dans différents pays: les règles du vouvoiement ou du tutoiement. Des problèmes de traduction concernant les titres de certains livres et films que chacun connaît dans sa propre langue. La bibliothèque, die Weiße Villa. Le bus 119 qui mène en ville. La bande rouge, réservée aux cyclistes. Les petites choses administratives (méfiez-vous-en! cela demande pas mal de temps). De nombreuses affiches avec toutes sortes de tentations culturelles. Le Sekt offert chaque jeudi, avant le dîner. La clé «du royaume» qui ouvre toutes les portes communes. Le staff. Les fellows. Hello, Hallo, Bonjour, Guten Tag!

La vie en gros

En feuilletant les annuaires du Wissenschaftskolleg, on est frappé par une chose: dans ce monde qui change à grande vitesse, seul cet endroit reste le même. Pourtant il réussit à s'adapter rapidement aux nouveautés, mais sans que l'on s'en aperçoive. Les hôtes du Wiko sont très différents les uns des autres, ils arrivent de Bangalore ou de Los Angeles, de Bâle ou de Séville, de Montréal ou de Munich, de Kiel ou de Stockholm, de Budapest, de Bucarest ou d'ailleurs, chargés de divers «paradigmes» spécifiques à leur pays d'origine, mais ils sont, en même temps, très semblables, avec leur dépendance des livres, avec leur besoin de faire des recherches sur Dieu sait quel sujet inattendu, voire déconcertant. C'est pour cette raison qu'il y a les colloques du mardi. On peut y découvrir le monde vu d'une autre perspective, et imaginer également ce qu'il serait arrivé si on avait choisi un autre chemin dans la vie.

La vie en rose

Pour moi, le Paradis berlinois, c'est la bibliothèque du Wiko. Accès permis 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, «luxe, calme et volupté». Si vous cherchez depuis longtemps un livre rare, une édition critique ou variorum ou encore Brunschvicg, il suffit de les demander. Vous allez les obtenir très rapidement – une annonce dans votre boîte postale vous en avertit en temps utile – et vous pourrez goûter à votre guise les délices de la lecture.

L'espace

Berlin est une drôle de ville: à la fois métropole et «village», elle incorpore l'Occident et le monde dit «de l'est». Comme on me l'a affirmé plusieurs fois, il n'y a pas un seul Berlin, mais plusieurs. Pour arriver de Grunewald à Marzahn par exemple, il faut entreprendre une véritable excursion qui ressemble un peu à un voyage à l'étranger. Si la divinité à tête d'ours, *Bär*lin, vous inquiète au début sans savoir pourquoi, les nombreux ours colorés, avec leurs costumes «post-modernes», qui ont littéralement envahi le centre de la ville vous accueillent les bras ouverts et chassent toutes vos appréhensions. Le *Wissenschaftskolleg* se trouve dans un quartier tranquille, avec des arbres séculaires, des villas pleines de charme, des voitures dernier cri et de vieilles bicyclettes. Et si l'on suit ce tracé balzacien (ville – quartier – maison – chambre), on arrive dans la salle à manger du *Wiko*, qui s'avère, elle, très thomasmannienne.

Le temps

La salle à manger est l'espace de rencontre. Les personnages du collègue, cachés toute la journée derrière leurs écrans d'ordinateur où ils sont en train de broder leurs textes, se retrouvent à heures fixes dans une atmosphère remplie de sons et d'arômes. Tout cela évoque irrésistiblement les repas de la Montagne magique. Il y manque seulement le claquement de la porte par une *Clavdia* nonchalante, en dépit du mécontentement d'un *Hans Castorp* bienséant, venu «de la plaine». Je pense à tous ceux qui se sont retrouvés à ces tables au fil des années. Qui étaient les convives de Stanislaw Lem en 1982–83? C'étaient peut-être György Konrád ou Nicolaus Sombart qui faisaient partie de la même promotion ... Quelle était la place préférée de Richard Rorty en 1986–87? Ou celle de Carlo Ginzburg? Est-ce que Mario Vargas Llosa avait une place fixe, éventuellement près de la fenêtre, et mon compatriote, Andrei Pleșu, lui parlait-il parfois? La vie de la salle à manger – ce sont les hôtes qui le disent – dépend de l'insaisissable mélange humain de chaque année, et, à ce qu'il paraît, c'est la première promotion qui fut la plus gaie. La nôtre marque l'entrée dans le III^{ème} millénaire.

Moi

«Ich weiß nicht, was ich bin; ich bin nicht, was ich weiß;/Ein Ding und nit ein Ding, ein Stüpfchen und ein Kreis.» Traduction roumaine: «Nu sunt defel ce ştiu nu ştiu defel ce sunt:/Un lucru sunt ori nu: un cerc şi-un zburd mărunţ.» Ce fut une révélation. En découvrant ces alexandrins du poète allemand Angelus Silesius, que j'ai traduit d'abord par simple amusement en roumain, je ne savais pas que je m'aventurais dans un territoire captivant, celui du baroque allemand et qu'il me faudrait y consacrer plusieurs années pour enfin le connaître et le faire connaître. Pourquoi? Parce que je le sens très actuel et je lui trouve une ressemblance extraordinaire, du point de vue des techniques littéraires, avec ce qu'on écrit aujourd'hui en poésie. Après avoir traduit et publié le premier livre du *Cherubinischer Wandersmann* (paru pour la première fois en roumain) j'avais l'intention de traduire, à Berlin, certains textes de poésie baroque afin d'en composer une anthologie à mon retour en Roumanie. Mais le temps fut trop court. J'ai pu néanmoins accumuler beaucoup de matériaux, des textes rares, de véritables arabesques littéraires, ludiques et philosophiques de Daniel Casper von Lohenstein (auteur recommandé par Reinhart Meyer-Kalkus), de Gryphius, d'Opitz, du «triangle» Harsdörffer-Birken-Klaj, de Daniel von Czepko et bien d'autres. Dans la série des conférences du mardi, j'ai eu l'occasion de parler de *Paris oder Berlin? Hauptstädte der rumänischen Kultur*, j'ai également participé pendant ces trois mois à un *Convegno internazionale* à Rome, *Geografia e storia della civiltà letteraria romana nel contesto europeo*. J'ai envoyé chaque semaine quelques pages d'un *Journal berlinois* pour ma rubrique «rimbaldienne», *Je est un autre*, de la revue *România literară*. Et surtout j'ai noué des amitiés littéraires, des amitiés tout court avec Sara Danius, Heinrich Detering et Stefan Jonsson, pour ne mentionner que les trois autres membres du *quartette littéraire* du Wiko. Leur présence à un colloque au New Europe College de Bucarest, en juin 2002, n'a été que la conséquence de nos discussions animées de Berlin et de la diligence de Kathrin Biegger (du Wiko) et de Marina Hasnaş (du NEC).

Vous

Vous qui allez venir au 19 de la Wallotstraße et allez lire ce *Jahrbuch*, ne ratez surtout pas: le petit déjeuner, délicieux, y compris les conversations à bâtons rompus, elles aussi délicieuses; les colloques du mardi, y compris (et surtout) l'heure de discussion; la *Gemäldegalerie*, un régal. Essayez de mieux connaître les gens du staff et du personnel, d'une qualité

humaine hors du commun. Allez à la Philharmonie. Lisez les journaux pendant les après-midi pluvieux. Participez aux dîners du jeudi. Allez au cinéma dans une salle de Marzahn. Faites le tour de Berlin en bateau et des promenades à pied. N'oubliez pas le Café Einstein, le vrai, le premier et, bien sûr, la fête de juillet.